

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 1 MARS, 1845.

Histoire de la Semaine.

La ville a pris un aspect inaccoutumé ! Au lieu des joyeux équipages aux couleurs brillantes, au lieu des brillants attelages aux clochettes sonores, on ne voit plus que la foule empressée, active des Sleighs de charretiers, et il faut l'avouer, le coup d'œil n'y gagne rien. Qui donc a fait rentrer dans leurs remises d'été ces voitures presque princières : qui donc a forcé ces nobles chevaux, à piaffer, solitaires et impatientes, dans leur écurie ? Mais le printemps ! le printemps lui-même, ne vous en déplaît-il pas. — Ailleurs, le printemps c'est le tems des parures, des fraîches toilettes ; c'est le tems de secouer la poussière des salons pour l'herbe nouvelle, de ranimer à un soleil bienfaisant ses membres engourdis par le froid de l'hiver ; mais ici, il n'y a point de printemps, à moins que vous ne condescendiez à décorer de ce nom, cette saison de pluie et bruine, ce soleil tacheté, terne qui rayonne justement assez pour faire de la neige et des ordures des rues un mélange nauséabond, un tout ensemble révoltant, où les gens d'affaires, les malheureux ! doivent bon gré, mal gré, patauger pendant deux mois, mais dont l'idée seule donne la migraine à nos élégantes et à nos muscadins les plus hardis.

Il n'est que trop vrai, le printemps n'existe pas pour nous. Il n'y a pas de transition de l'hiver à l'été—Mars, Avril, Mai, ne sont pour nous que des mois de brouillards et de boue ; n'est-ce pas qu'il vaut mieux avouer d'un coup que nous n'avons pas de printemps.

Cette saison est pourtant pour une classe nombreuse et intelligente de notre population, le tems des émotions les plus vives, des espérances les plus ardentes, des calculs les plus hasardés.

Le marchand attend avec une impatience fiévreuse les nouvelles de son correspondant de Londres, de Paris. Il songe au renouvellement d'un bail coûteux, pas extravagant, il calcule, il suppose ses dépenses, ses profits—il forme de nouveaux plans, il invente en esprit de nouvelles spéculations qui doivent le porter d'un bond au haut de l'échelle commerciale.

Le commis de plusieurs années se décide enfin à abandonner le service des autres pour travailler à son propre compte.—Il sonde avec crainte les intentions de celui qui l'emploie—il repasse avec angoisse ses chances de crédit ; palpe, soupèse avec tendresse son petit trésor, laborieusement amassé au prix de ses veilles, fruit de son travail, de son assiduité et de sa bonne conduite. Et dire que cette somme à laquelle depuis plusieurs années il ajoute petit à petit en se privant des jouissances les plus ordinaires de la vie, dire que cette somme il va peut-être la jeter au hasard dans une entreprise qui ne lui apportera au bout de l'an que misère, que ruine ! oh ! tenez, cette idée fuit mal !

Montréal va bientôt devenir aussi difficile à habiter que les grandes villes de l'Europe. Les propriétés semblent ne devoir plus s'arrêter dans cette progression de valeur qui fait le désespoir des petits capitalistes, des spéculateurs timides. Les locataires gémissent du haut prix des loyers et songent avec effroi aux profits énormes qu'il leur faut réaliser pour couvrir leurs dépenses, et faire face à cette exigence de tous les trois mois, qui vient à eux le sourire aux lèvres, mais la détermination fixée, inévitable dans les yeux leur

demande le paiement de ce beau local qu'ils occupent, et qui fait l'envie de tout le monde.—Oh ! ne les enviez pas ces habitants de demeures somptueuses !—L'inquiétude règne là comme ailleurs, plus qu'ailleurs.

Les courses de chevaux sur la glace ; les courses à la raquette sur la neige ; tous les amusements de notre hiver enfin semblent avoir fini leur temps ; pourtant l'hiver n'est pas terminé, et cette pluie que nous avons eue pendant trois ou quatre jours consécutifs, a fait disparaître la neige sur la glace du fleuve, et va se transformer à la première gelée en un miroir glissant et poli. Pourquoi les membres du "Club Gymnastique" n'organiserait-ils pas une course aux patins ? Nous le voyons avec regret, l'art de patiner va en déclinant dans notre pays. Nous nous rappelons le tems où la plus minime étendue de glace praticable aux patins devant la ville était littéralement couverte de patineurs.—Rien de plus salubre, de plus propre à faire acquiescer de la souplesse aux membres que cet exercice particulier aux pays du Nord, et qui fait l'étonnement et l'admiration des habitants du Midi.—Mais aussi quelle élégance, quelle mollesse dans les attitudes, quel déploiement de poses aisées, variées n'exige-t-il pas ? Je ne sache rien qui puisse montrer sous un meilleur jour, avec un plus grand avantage la beauté, l'harmonie des formes humaines—que les glissades allongées, que les balancements à droite et à gauche, que les descriptions de cercles parfaits, soit en avant soit en arrière, que les figures fantastiques, que les chiffres de fantaisie tracés par le pied d'acier du patineur sur une glace unie, qui crie à chacun de ses pas, et conserve en caractères lisibles et profonds la trace de ses hauts faits.—Oh ! c'est alors qu'il faut le voir ! Sa figure animée par cet exercice bienfaisant, les bras croisés sur la poitrine, comme il effleure avec légèreté ce sol glacé qui semble fuir sous lui !—Avec quelle rapidité il parcourt cette distance que vous ne parcourez, vous, piétons spectateurs, qu'en une longue demi-heure !

Au reste, je me tais, convaincu que Messrs. du Club Gymnastique nous gratifieront bientôt d'une course aux patins, et que vous pourrez alors voir de vos yeux ce que je vous ai si imparfaitement décrit.—Vous m'en direz des nouvelles.

Le Diable est marié !!!

Telle est la mirobolante nouvelle annoncée par les journaux la semaine dernière. Hâtons-nous de rassurer nos timides lectrices, et de leur dire que probablement la postérité diabolique n'augmentera pas. Il s'agit tout bonnement d'un boucher Anglais, du nom de *Devil*, qui a cru devoir prendre une moitié décorée du nom de *Shad*, laquelle alliance a excité la verve de quelques farceurs de l'autre côté de l'Atlantique, qui ont cru faire un jeu de mots inattaquable en disant : que c'était la première fois que le Diable (*Devil*) avait réussi à prendre une *alose* (*Shad*) en hiver !!!

Ma foi, il n'y a là rien d'étonnant. Le Diable prend bien d'autres choses en hiver comme en été ; et s'il prenait la peine d'emporter tout ce qu'on lui donne, à commencer par les mauvais plaisants, son musée, tout immense que nous devons *charitablement* le supposer, serait bientôt encombré.

Il y a bien des gens qui disent tous les jours, lorsque vous leur racontez une histoire, et que vous hésitez à trouver le nom du héros qui vous échappe pour le moment : allez toujours, le nom n'y fait rien. Eh bien, moi, je vous dis : arrêtez !

prenez votre temps, cherchez comme il faut, car le nom, à mon avis, c'est beaucoup, c'est presque tout. Il y a dans certains noms une espèce d'attraction irrésistible, un cachet de grandeur, d'originalité, qui vous fait penser dès l'abord, et au premier son, que ces noms ne peuvent appartenir à des hommes ordinaires.

Croyez-vous, en effet, que Napoléon eut conquis une partie de l'Europe, déployé ses aigles victorieuses jusque sous les Pyramides d'Egypte, fait éclater la valeur Française dans les neiges de la Russie, trembler dans son île fortifiée d'une forêt de vaisseaux de ligne, le brave enfant d'Albion ; retentir toute la terre du bruit de ses exploits, dites, encore une fois, croyez-vous que Napoléon eût accompli toutes ces grandes et nobles choses, si, au lieu de Napoléon, le Lion du Désert, il se fut appelé tout vulgairement Nicaise ou Nicodème, Macaire ou Marin ? Tâchez donc, oh ! vous, jeunes et vieux, qui aspirez tôt ou tard, à l'honorable prétention de donner des fils à la patrie, tâchez, pour l'amour de nos oreilles, sinon pour votre satisfaction, de choisir à ces futurs citoyens, des noms qui, sans être pompeux, affectés, recherchés, ne renferment pas non plus des consonnances désagréables, ridicules. Il ne faut pas non plus, ce nous semble, que la génération qui arrive, ne soit composée que de Napoléons. Car la manie de donner le nom est devenue d'un ridicule insoutenable. Evitez aussi, surtout vous qui vivez dans une sphère modeste, évitez d'appeler vos enfants, du nom des grands conquérans de l'ancien monde ; choisissez tout simplement dans le Calendrier un nom ordinaire, et croyez que si vos enfants savent le porter dignement, ils auront rempli, selon leur état, la tâche que le Créateur a imposée à tout homme, aussi bien que les Napoléon, les César et autres ont rempli la leur dans les vues de la Providence ! Mais surtout, pour l'amour de toutes les vertus, pas de noms Romains ! pas de Julius, de Marius, de Brutus, et autres terminaisons en *us* ! cela sent son collège, sa classe élémentaire d'une lieue ! Figurez-vous un peu un honnête ouvrier maçon, perché sur le haut de la cheminée qu'il répare ; il a besoin de mortier, il appelle son manœuvre : Marius, ici, Marius, du mortier ! ce diable de Marius ! il est d'une paresse !

To what base uses may we not come at last ?

Dryden.

Les Anglais, de tout temps, ont joué presque exclusivement, les égoïstes ! d'une réputation d'originalité ou d'*excentricité*, comme ils le disent eux-mêmes. Il suffit que le commun des mortels trouve une chose bonne, pour qu'ils la trouvent détestable ; qu'un usage soit reconnu comme convenable, pour qu'ils le rejettent et adoptent un usage diamétralement opposé. Vous avez un habit étroit, collant, vite il leur faut un habit large, ample, à plis flottants. Votre chapeau est à large bord, ils porteront un tuyau de poêle plutôt que d'en avoir un semblable,—vos bottes de cheval sont noires, bien cirées, bien vernies, les leurs seront rouges, et d'une simplicité presque malpropre,—vous avez un lorgnon, ils auront une *longuevue*,—enfin, en deux traits ; ayez ce que vous voudrez, ils auront le contraire, *vice versa* continuels, non interrompus de tout ce qui est, de tout ce qui se fait, se dit, se fera, se dira. Au surplus, *tolle, lege !* prenez et lisez :

Lady Georgiana II....., est une dame de haute volée, qui compte parmi les membres de sa famille, plusieurs noms des plus nobles et des plus distingués d'Angleterre. Elle a épousé un brave capitaine de l'armée Anglaise ; de cette union